

# Il faut du cœur pour tuer

Margaux Pégis

1<sup>er</sup> prix des Collégiens du concours d'écriture de nouvelles 2010

---

*Sang pour sang* POLAR

La dame d'un certain âge qui lit France Soir dans un coin du compartiment est une dame comme toutes les dames d'un certain âge à l'exception toutefois qu'elle porte des chaussures d'homme.

Soudain, en ayant assez de faire semblant de lire ces lignes qui n'atteignaient même pas la frontière de son cerveau, elle replia son journal et regarda autour d'elle : derrière, une femme accusait son mari d'avoir oublié sa casquette dans un taxi en parlant assez fort pour que tout le wagon l'entende; à côté d'eux, deux jeunes filles gloussaient en lisant un magazine où s'étaient des photos de célébrités que notre héroïne ne connaissait pas; plus loin deux hommes portant le sacré costume-cravate posaient des yeux surmontés de sourcils constamment froncés sur l'écran de leurs petits ordinateurs. L'un des deux hommes avait une brochure pour des vacances sur une île paradisiaque posée sur sa tablette.

Ils avaient peu voyagé, avec André, il n'aimait pas ça, il préférait rester dans son jardin ou bricoler dans son garage. Quand Paul était né, ils allaient tous les dimanches au Jardin des Plantes et il lui apprenait à faire des ricochets, faisait voguer son petit bateau de bois, soignait les petits bobos, essuyait les larmes, bref, se comportait comme tous les pères qui se trouvaient autour du bassin.

Mariée à dix-sept ans, elle n'avait pas vu grand chose du monde, et maintenant qu'elle en avait soixante-treize et qu'elle ne possédait plus que cette petite maison en Normandie, elle se disait qu'elle aurait dû s'imposer un peu plus. Mais elle n'était pas le genre de femme à s'imposer.

Soudain le cri perçant d'un bébé retentit. Sa mère, tentant par tous les moyens de le faire taire le portait en le berçant entre les travées et en lui chuchotant dans l'oreille, comme toutes les mères du monde l'avaient fait avant elle.

Elle la regardait avec envie. Si seulement elle avait eu des petits enfants... Elle aurait préparé de bons petits plats, aurait attendu avec impatience les jours de visites, se serait creusé la tête pour les cadeaux de Noël et aurait fini par acheter une de ces consoles de jeux hors de prix dans un de ces grands magasins qui vous tendent les bras en ces périodes de fêtes.

Si seulement cette Mme Marshall avait roulé plus lentement, si elle ne s'était pas levée en retard ce matin-là, si son patron avait été moins à cheval sur les horaires... Cela fait beaucoup de «si» mais si un seul de ces faits ne s'était pas produit, la trace de leur fils unique sur cette terre ne se résumerait pas à une petite tombe dans un cimetière de campagne et à une chambre laissée telle qu'elle était il y a cinquante ans, le petit berceau de bois posé au milieu de la pièce, ne pouvant faire oublier la mort de cet enfant, leur enfant.

Lorsque le contrôleur vint contrôler son billet, il pût y lire «Marie-Madeleine Bangis, aller-retour Rouen-Paris, départ 14h36 arrivée 16h08».

En cherchant un mouchoir dans son sac, elle sursauta en sentant le contact froid du métal de l'arme qu'elle avait récupérée dans le placard d'André, derrière les piles de vêtements qui n'avaient pas bougé non plus depuis trois ans.

Depuis qu'elle l'avait trouvée, trois ans auparavant alors qu'elle errait dans la chambre de son défunt mari, elle ne connaissait pas l'existence de cette arme les possibilités qu'elle lui offrait la troublaient et l'avaient conduit dans ce train, à la poursuite du responsable de la mort de son mari.

«Tout va bien madame ?»

En entendant ces mots, elle sursauta de plus belle et devint encore plus blanche. La vieille dame se sentait comme une gamine prise la main dans un sac de bonbons, sauf que son sac de bonbons à elle était nettement moins innocent. Elle répondit à la demoiselle assise devant elle que tout allait bien, qu'elle avait seulement mal au cœur dans les transports. Cependant, la jeune fille continua de l'observer durant toute la durée du trajet et se demanda pourquoi cette petite mamie à l'air si frêle et au chignon si soigné avait l'air de se reprocher quelque chose,

---

pourquoi chaque bruit l'effrayait, pourquoi elle regarda avec des yeux ronds comme des billes le jeune homme qui lui demanda l'heure. Elle observa aussi d'un air perplexe les pieds de la vieille femme qui arborait de magnifiques chaussures d'homme en cuir noir impeccablement vernies. Mais, quand le train entra en gare et que tout les passagers s'efforcèrent de traîner leurs bagages jusqu'au quai en créant une effervescence pouvant influencer la panique à n'importe quelle personne normalement constituée, la demoiselle oublia bien vite notre héroïne et se contenta de sauter dans les bras de son petit ami qui l'attendait au pied du train.

Comme tous les autres passagers, Marie-Madeleine parvint sur le quai et entama le long périple qui la mènera à l'hôpital Georges Pompidou. Elle sortit de la gare et suivit méticuleusement le parcours qu'elle avait préparé sur sa petite table de cuisine recouverte de toile cirée et qu'elle avait parfaitement mémorisé à force de le lire et de le relire.

Pendant tout le temps que dura son trajet, elle essaya de ne pas réfléchir à l'acte irréparable qu'elle allait commettre.

En respirant lentement l'air fétide qui circulait dans les couloirs du métro, elle repensa à la fois où elle était venue acheter sa robe de mariée accompagnée de sa cousine, Marianne, des dizaines d'années auparavant. Les deux jeunes filles, fébriles, avaient arpenté les rues de la ville, émoustillées comme le peuvent être deux jouvencelles qui n'avaient jamais quitté leurs modestes maisonnettes de province. Tout les émerveillait : les cafés, les boutiques, les parcs, les quelques musées qu'elles avaient visités, les grandes avenues où grouillait une foule énorme allant à une vitesse phénoménale, les quartiers chics où la bourgeoisie et l'aristocratie se pavanent dans les rues afin de rentabiliser la fortune investie dans leurs atours et bien sûr, les rues remplies de boutiques qui font tourner la tête à toutes les représentantes de la gent féminine.

Le temps avait passé depuis et Marianne était devenue la riche et aigrie veuve du fabricant de chaussures Vincent Ferrars. Toute sa vie elle avait persécuté ses quatre enfants et maintenant elle se retrouvait seule avec tout son argent et macérait lentement dans son grand appartement en plein cœur de Paris. La paire de chaussures que Mado porte aux pieds, ces grosses chaussures qui avaient intriguée la jeune passagère, griffées Ferrars, avaient été offerte à André par Vincent et elles avaient toujours été ses préférées. Pourquoi Marie-Madeleine les portait aujourd'hui ? Aurait-elle pensé que ce serait ces chaussures qui la sauveraient plus tard ?

En arrivant devant l'énorme paroi vitrée de l'hôpital elle se revit sortant du taxi avec André, plein d'espoir, croyant être enfin délivrés. C'était il y a quatre ans. On les avait appelés dans la nuit et ils avaient sauté dans le premier train. Cela faisait deux longues années qu'ils attendaient cette greffe.

Maintenant elle ne pouvait plus ignorer ce qu'elle allait faire. Elle se dirigea d'un pas qui se voulait, décidés vers le service des greffes.

Dr Luc Perelman est un médecin qualifié, comme le montrent ses diplômes accrochés aux murs de son bureau, ayant une petite famille parfaite, comme le montre la demi-douzaine de photos de ses enfants souriants, de ses enfants à une remise des prix, de ses enfants fêtant leurs anniversaires et de sa femme, sa magnifique femme.

Malgré tout ce bonheur concentré, Dr Perelman n'est pas heureux, car Dr Perelman veut toujours plus : quand il a commencé à réussir dans sa carrière, il a voulu devenir chef de service, quand il s'est marié, il a voulu la femme la plus parfaite qui soit, quand son fils est deuxième à une compétition sportive, il lui dit qu'il fera mieux la prochaine fois, alors qu'il gagne un salaire faramineux, il veut gagner plus d'argent, quels qu'en soit la manière dont il le gagne et les conséquences que cela entraîne.

Alors quand la riche Mme Sciard et son mari sont venus le voir pour lui demander une « faveur », comme ils appelaient l'attirant marché qu'ils lui proposaient, il ne s'est pas tourmenté bien longtemps.

Une seule petite place dans une liste d'attente, deux mois, peut-être trois de plus, se disait-il en essayant de soulager sa mauvaise conscience envers la famille de la victime de sa combine. Mais il savait bien que les greffons de cœur sont relativement rares et que la différence se compterait plutôt en années ou en la différence du nom inscrit sur une pierre tombale.

Que ne ferait-on pas pour se préserver de la culpabilité, que n'inventerions nous pas pour nous cacher de notre conscience ? Mais depuis, Dr Perelman avait oublié, il avait presque fini par croire au mensonge qu'il avait servi à tous ses amis et sa famille, c'est-à-dire qu'il avait reçu une prime pour ses dix années en tant que chef de service des greffes.

Marie-Madeleine ne réfléchissait plus vraiment, elle avançait plutôt par automatisme, elle se préoccupait peu de savoir si elle allait ressortir de cet hôpital libre ou même les pieds devant. Son seul objectif était la vengeance. « Dr L. Perelman », la seule vue de la plaque accrochée sur la porte du dit docteur lui donna des frissons de dégoût avant de frapper à la porte.

« Et tu crois qu'il y a encore des soldes chez Primod ? Moi avec les horaires de fou que j'ai depuis des mois, je n'ai même pas eu le temps de m'acheter la moindre loque ! Comme dirait ma mère, « Betty, si tu crois que c'est en t'habillant avec les mêmes tenues que lorsque tu as passé ton bac et allant chez le coiffeur tous les trois ans que tu vas trouver un mari ! », en plus je suis tellement fatiguée que je me suis endormie debout dans la queue du supermarché ! Bon, je vais voir Perelman, j'espère qu'il ne sera pas trop de mauvaise humeur, dit-elle en faisant un clin d'œil complice à sa collègue »

« Entrez ! » La porte du docteur Perelman s'ouvrit sur l'infirmière Rolland qui venait lui déposer son rapport quotidien. Il la remercia sèchement, parcourut d'un œil distrait la feuille dactylographiée et la posa avec le reste sur l'imposante pile des dossiers « à traiter ». Il la congédia et reprit la lecture d'un complexe graphique représentant l'état financier du service.

En sortant du bureau, Betty tomba nez à nez avec une petite grand-mère à l'air grave qui allait frapper à la porte du docteur.

« Bonjour madame, vous avez rendez-vous ?

« Non, je suis une vieille connaissance du docteur Perelman », dit-elle d'un air si naturel que Betty lui sourit et la laissa passer. Qui pourrait soupçonner une vieille dame ?

Les finances du service de greffe de l'hôpital Georges Pompidou étaient au plus bas. Voilà ce que montrait ce graphique qui torturait notre docteur depuis des mois. Chaque année les subventions diminuaient, chaque année les dettes s'accumulaient. Comment allait-il le maintenir à flots ?

C'était la question que se posait Luc Perelman lorsque qu'on frappa un coup à la porte.

« Entrez ! » Les mains de Marie-Madeleine tremblaient lorsqu'elle ouvrit la porte. Sans qu'elle le veuille, elle sentit les traits de son visage se contracter sous l'effet de la colère lorsqu'elle vit le docteur Perelman. Elle le trouvait misérable, appuyé contre son grand fauteuil en cuir brun, se cachant derrière ses diplômes comme derrière un bouclier, lui assurant aux yeux de tous une image d'homme respectable.

« Que puis-je faire pour vous ? » dit-il sans relever la tête de sa feuille. « Elle ne pouvait pas faire comme tout le monde et prendre un rendez-vous ? » pensa-t-il « A quoi servent les infirmières si elles ne contrôlent même pas qui entre et qui sort ? Un assassin pourrait entrer dans le service on lui offrirait un rafraîchissement ! » pesta-t-il avant de se tourner vers sa visiteuse. Lorsqu'il la reconnut, il se dit que cela n'allait pas améliorer sa journée.

« Vous vous rappelez de moi, docteur ? » demanda la vieille femme avec un léger sourire devant son air décomposé.

« Je ne crois pas, répondit-il après un bref silence, se composant un sourire affable, vous êtes déjà venue en consultation ? »

Marie-Madeleine trouvait la manœuvre du docteur pitoyable : à l'instant même où elle avait ouvert la porte, elle avait lu sur son visage la stupeur, puis la crainte, puis enfin l'ennui de voir

cette vieille femme qui allait l'importuner et lui faire perdre du temps avec une affaire qui remontait à des années. Elle savait très bien que son but était de la congédier au plus vite pour pouvoir reprendre son travail. Elle avait sur les lèvres un sourire qui glaça le docteur. Un courant d'air froid traversa la pièce.

« Ah bon ? Ça ne vous rappelle rien, le 5 Décembre 2005 ? Ne vous inquiétez pas, je vais vous rafraîchir la mémoire. » Et elle débuta son récit.

Quand ils étaient arrivés à l'hôpital on les avait installés dans une petite chambre et on avait fait passer à André des batteries d'examen, le greffon n'étant pas encore arrivé de Rennes. Alors qu'ils étaient dans l'enceinte de l'hôpital depuis plus de trois heures, le docteur Perelman était entré dans la chambre, l'air grave. Il avait tendu le résultat de l'analyse sanguine d'André. Pendant que le vieil homme se saisissait de la feuille il leur expliqua la situation : la greffe serait accordée à la personne le suivant dans la liste d'attente des greffes car il n'avait pas tenu parole, le docteur lui avait formellement interdit de boire ne serait-ce qu'une goutte d'alcool, les trois mois précédents la greffe. Marie-Madeleine arracha la feuille des mains de son mari et constata d'un air atterré la véracité des propos du docteur. S'ensuivit une grande crise de larmes et de colère, presque d'hystérie. Marie-Madeleine ne pouvait croire que cette chance attendue depuis tellement longtemps s'envolait sous ses yeux, pour une chose aussi stupide.

Alors qu'elle n'avait pas adressé la parole à André depuis des jours bien que celui-ci lui répétait inlassablement qu'il ne comprenait pas, qu'il n'avait pas bu, il revint avec une enveloppe cachetée qu'il lui tendit. Il avait fait une prise de sang et cette fois-ci, ô surprise, l'analyse fournissait la preuve formelle de l'honnêteté d'André.

Elle lui remémora leur visite à l'hôpital, où il leur promit que l'incompétence du laboratoire serait punie. Il leur assura qu'une nouvelle greffe serait disponible dans les prochains mois et encore une fois, leur présenta ses plus plates excuses. Ils étaient repartis, dépités mais, leur bonne nature ne leur avait pas permis de soupçonner ne serait-ce qu'un instant le docteur.

Un beau matin de juillet, Marie-Madeleine se réveilla à côté d'un mort. Il était décédé dans la nuit d'un arrêt cardiaque. Le jour de l'inhumation, alors que tout le monde sortait du cimetière, Mado entendit derrière elle une voix qui l'appelait. C'était une petite femme, un peu rondelette et qui était restée en retrait durant la cérémonie. Elle voulait, disait-elle, lui parler de quelque chose qui l'intéresserait sûrement concernant la mort de son mari. Elles se mirent d'accord pour se retrouver le lendemain dans un salon de thé du centre de la ville.

Là, elle lui apprit qu'elle travaillait à l'hôpital Georges Pompidou, dans le service des greffes et qu'elle avait été licenciée quelques semaines auparavant. Et là, elle lui raconta la manœuvre du Dr Perelman, qui avait donné son propre sang pour obtenir le faux résultat condamnant le pauvre André. Puis la femme repartit, ayant allégé le poids de ce secret sur sa conscience, ne se rendant pas compte qu'elle avait causé plus de mal que de bien à la vieille femme.

Depuis, Marie-Madeleine avait tenté de ne plus penser à tout cela, elle essaya d'aller de l'avant, de se dire que la vengeance ne lui ramènerait pas son mari. Mais, quelques mois auparavant, alors qu'elle sentit ses premières faiblesses, les premières marques de sa vieillesse apparaissent, elle se dit que le crime du docteur ne devait pas resté impuni. Et puis, que risquait-elle, qui la regretterait en ce bas monde, elle qui n'avait plus personne ?

Les explications confuses du docteur ne servirent à rien. Cette femme était résolue depuis longtemps à le tuer, œil pour œil, dent pour dent. Et les paroles de sa victime n'y changeraient rien.

Les derniers souvenirs de Luc Perelman sur cette terre furent la lueur noire de l'arme qu'elle tenait de sa main tremblante puis le bruit immense, sourd et cette lumière, cette lumière si proche de son cœur, puis, plus rien.

Betty laissa tomber le carton rempli de seringues qu'elle était en train de ranger dans la réserve attenante au bureau du docteur tant la détonation la surpris. Elle se rua dans le couloir où

affluaient des dizaines de personnes. L'explosion provenait du bureau où elle s'était rendue quelques minutes auparavant. Une autre infirmière ouvrit la porte, tout le monde se précipita dans la pièce mais Betty, ayant peur de ce qu'elle allait y voir, respira un instant.

Entendant les cris de ses collègues elle ne pût se retenir plus longtemps et entra dans le bureau.

Le corps de Luc Perelman gisait sur son fauteuil, tout près de la fenêtre grande ouverte. La balle qu'il avait reçue au niveau du cœur, cette fleur écarlate qui s'étendait de minute en minute, donnant une certaine grâce à cette scène d'horreur.

Mais Betty, ne pouvant pas soutenir plus longtemps la vue de ce mort qui, quelques minutes auparavant bougeait, parlait, respirait et pour qui elle avait éprouvé des sentiments, négatifs peut-être, mais des sentiments tout de même. Elle sortit de la pièce en courant et, dévalant les quelques marches menant au rez-de-chaussée le plus vite qu'elle le pût, elle se retrouva bientôt devant l'hôpital. Elle marcha un instant, essayant d'effacer ces terribles images de sa mémoire. De ses yeux que les larmes brouillaient, elle vit la petite grand-mère de tout à l'heure montant dans un taxi.

Sur le coup elle ne réagit pas et c'est quand le véhicule disparut, se noyant dans la circulation, que l'évidence la frappa : c'était elle qui avait vu le Dr Perelman pour la dernière fois. Mais il était trop tard. Betty se précipita sous la fenêtre du bureau, se trouvant à seulement un mètre du sol, recouvert à cet endroit par d'épais buissons.

Alors que les sirènes de police retentissaient Betty vit soudain que quelque chose était accroché dans les fourrés. C'était une chaussure. Quand elle réussit à s'en saisir, elle l'examina : c'était une belle chaussure d'homme, une chaussure de marque, quelque chose que seul quelqu'un de relativement aisé pouvait s'offrir. Elle s'était trompée, la vieille dame craintive et timide qu'elle avait croisée devant le bureau du docteur ne pouvait posséder cette chaussure d'homme. Et puis, comment une grand-mère aurait-elle fait pour tuer cet homme, sauter par la fenêtre, et surtout, pour quelles raisons aurait-elle tué cet homme ? C'est vrai, qui pourrait soupçonner une vieille dame ?